

LES DERNIERS INDIENS

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

LES DERNIERS INDIENS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel,
un département de Meta-Éditions, 2008
7, rue des Canettes, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03713-3

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

À Madame Jean, de Fridières

« Je ne crois pas à l'avant-garde,
l'avant-garde, c'est la mode.
Moi, je ne suis rien, je suis mon
chemin. »

PAUL REBEYROLLE

Les armoires sont pleines. On ne va plus dans ces pièces du haut, on dort en bas, on vit en bas ; c'est assez grand, ça suffit, pour deux. Il ne reste jamais longtemps dans la cuisine ; il est assis devant la télé, au même endroit, son endroit, les coudes collés sur la table, les pieds rangés, il garde ses pantoufles même quand elles sont trop usées et qu'elles ne tiennent plus au talon, son dos est court et plat, il ne parle pas, la télévision dit les mots en quantité, il prononce seulement des paroles utiles, il est posé dans la cuisine, ramassé et rangé à la place qui avait été celle du père, une place d'homme au bout haut de la table, du côté du tiroir à pain. La table est trop longue, elle est devenue trop longue, la table s'est étirée, pas du côté du tiroir à pain, de l'autre côté, vers l'évier et la fenêtre. On l'occupe, on entasse, des journaux, des prospectus, des papiers, des boîtes en plastique, des emballages, des torchons, du

sucre, on doit pousser le monceau pour mettre le couvert, trois fois par jour, pousser, ça tombe un peu, on rétablit. Quand il brûle les journaux et les cartons, une fois par mois, Marie est gênée ; elle préfère que la table soit pleine, que ce soit cabossé, abondant, rempli. Les bancs sont vides et longs, prévus pour quatre personnes au moins, des deux côtés, cinq en se serrant, huit en tout, ou dix, c'est vaste. Elle voudrait des chaises, il ne veut pas, il résiste, il ne la conduirait pas à Riom où elle achèterait quatre chaises solides, et même six, on pourrait, on ne dépense pas, ou rien, c'est rare. On vivote. Elle ne sait pas combien il y a d'argent sur les comptes. Lui non plus ne le sait pas. Mais ils auraient assez pour six chaises en bois massif, droites, lourdes, paillées. Plus qu'assez, même sur le compte courant, sans toucher à rien d'autre. Elle rumine ça, souvent, ça et des rengaines qu'elle a, plusieurs, de toutes sortes. Elle voit ces chaises qui seraient pratiques, elle poserait des gilets sur les dossiers, on se croirait dans un salon, ou une salle à manger, on s'appuierait, après le repas, ou dans la journée, quand on s'assied, parfois on s'assied, on peut le faire maintenant, on a le temps, personne ne dira rien. Quelqu'un qui, entrant, la trouverait assise, dans la journée, ne pourrait rien dire. D'ailleurs

lui aussi s'assied, sur le banc, à sa place, le journal est ouvert devant lui, ou il tourne la tête, et, par la fenêtre de l'évier, il regarde la cour des voisins, de l'autre côté de la route étroite et goudronnée qui, autrefois, était un chemin de terre. Il dit qu'il ne regarde pas, mais elle le voit, elle le sait, il regarde. Le goudron est plus propre que la terre. Pour les chaises on pourrait faire autrement. La maison est pleine de chaises. Dans les pièces du haut, il y en a quatre, au moins ; et deux, sans doute, dans la chambre du bas, celle de derrière, plus fermée que fermée. Ce sont des chaises assorties, solides, lustrées, dans son enfance on les cirait ; Marie se souvient de l'odeur chaude, elle a fait ce geste minutieux et précis, avec le chiffon doux, quand elle était jeune. Le dossier de ces chaises est arrondi, cintré, disait la mère qui les avait reçues en cadeau de mariage de son oncle et parrain, Albert. Ces chaises pourraient aller dans la cuisine maintenant. Il ne veut pas, il n'aime pas le nouveau, il ne veut rien changer, rien ajouter, il veut que tout reste comme avant, avant quoi, avant toute la vie, avant. Les bancs sont comme avant, ils ont toujours été là, dans cette maison. Changer est inutile. Ce qui est nouveau fait illusion au début et ensuite on se rend compte que c'est moins bien. Il dirait ça. Elle

le comprend. Elle ne parle de rien. Elle rumine ses rengaines. Elle ne s'ennuie pas. Quand il est dans la maison avec elle, il n'empêche pas, il ne la gêne pas, elle tournicote, elle pense quand même, il dit qu'elle ramone, parce qu'elle fait un bruit de gorge en remuant la tête. Ils ne se dérangent plus l'un l'autre. L'hiver il reste beaucoup dans la cuisine. Elle voit son dos, ses jambes sous le banc, ses bras, rangés, il est immobile, sauf le bout du pied gauche qui, parfois, tressaille, tressaute et frémit. La pantoufle tombe, il la rattrape en s'aidant du pied droit, la rechausse sans se pencher, et c'est tout le mouvement qu'il donne à son corps, avec le geste du bras droit pour tourner les pages du journal étalé sur la table. La place doit rester libre pour ouvrir le journal en grand. C'est la juste mesure dont ils ont besoin, l'un et l'autre, sur cette table. Quand Marie était plus jeune, il y a huit ou neuf ans encore, elle pensait qu'il faudrait remplacer cette table par une plus petite. Et ronde. Elle en voyait dans les catalogues de la mère ; les maisons n'envoyaient plus les catalogues, mais elle avait gardé les derniers. Il n'y a pas de mode pour les tables rondes à quatre pieds. Elle connaissait les dimensions. L'après-midi, avec le mètre de couturière, elle essayait. On aurait eu beaucoup plus de place

pour passer, pour circuler, entre cette table et les deux fenêtres. On aurait pu mettre un canapé, contre le mur, en face de la télé. C'étaient ses pensées. Il y avait des canapés dans les catalogues, avec des accoudoirs en bois verni. Ils étaient difficiles à imaginer, elle n'avait pas mesuré, même quand elle était plus jeune. Maintenant elle ne le ferait plus. Ces choses passaient. Comme l'envie des vêtements. Elle portait les affaires de la mère ; pourquoi acheter, elles avaient le même corps, sec, de plus en plus sec, les manches étaient un peu courtes, les jupes en maille allaient bien, un pli creux devant, un pli creux derrière, bleu marine, marron. Elle avait d'abord lavé, plusieurs fois, lavé, laissé sécher dehors et repassé, pour l'odeur. L'odeur de la mère, pointue et rêche, était partie. Il restait des réserves dans l'armoire de la grande chambre où l'on n'entrait plus ; les piles étaient nettes, tendues par les mains de la mère, hautes, surtout celle des vêtements de nuit ; la mère gardait deux robes de chambre en molleton acrylique, du même modèle, l'une verte, l'autre bordeaux. Si l'on doit aller à l'hôpital il faut avoir tout. Ne pas manquer, ne pas montrer si on manque, de quoi on manque. La mère vivait là, dans les piles d'habits froids, elle restait, on restait, ensemble, dans la maison. Marie

continuait, dans ses habits, contre elle. Lui avait pleuré au moment de la mort de la mère. Deux fois ; au funérarium, pendant la mise en bière, et ensuite dans l'église debout à côté d'elle avec le regard des gens sur eux, et Marie entendait ce qu'ils pensaient, comment ils feront sans la mère comme les autres il faudra bien qu'ils s'arrangent. Elle entendait ça dans sa peau, elle ne pensait pas à la mère et n'avait pas pleuré. Il était debout, puis assis, puis debout à côté d'elle, ses joues luisaient, ça coulait de lui, ça glissait sans bruit. Il se tenait là, au milieu, ses mains pendaient. Il était le fils, le frère.

La cour des voisins est la cour du linge. Ils lavent beaucoup. Ils ont des affaires, ils sont nombreux, on voit tout. Les culottes des femmes, les petits vêtements des enfants, les blouses d'école et les gros habits de travail des hommes, les combinaisons des femmes et les salopettes des garçons ; il naît des garçons dans cette famille, dans les ménages de jeunes qui habitent là ; on s'y perd, entre les différents logements, la maison neuve, la vieille maison, les maisons louées ; et les enfants vont partout, ils se ressemblent, ils sont les mêmes. Les voisins vivent en tribu, la

mère le disait, déjà du temps des vieux, de ses parents à elle, c'était pareil. Les voisins n'étaient rien, alors. L'homme allait en journée chez les autres, la femme n'avait pas de santé et les enfants restaient là, à tourner autour de la maison, à crier, avec des cousins qu'ils avaient au Cheyrol, à Ventacou, à Bellevue, qui venaient à pied par les chemins, ou à vélo, une troupe d'enfants qui jouaient fort, dans le pré du haut, dans le bois, ou avec les chats, les chiens, les lapins. Ils riaient. La mère les entendait rire. Ils ne traversaient pas le chemin devant la maison, la mère les regardait par la fenêtre de l'évier, elle ne sortait pas pour jouer avec eux, elle n'en avait pas le droit, ni l'envie, ils étaient trop nombreux, ils n'avaient pas besoin d'elle, ils ne l'auraient pas voulue, peut-être, pour les jeux. Ils savaient qu'ils n'étaient pas du même rang. La mère disait le mot rang dans sa gorge, il roulait presque doux, elle parlait aussi de ne pas mélanger les torchons et les serviettes. La mère avait des expressions, des formules, qui restaient, qui flottaient dans les pièces de la maison depuis sa mort, sa voix était là, Marie l'entendait, parfois ; elle ne regardait pas de photos, elle aurait voulu oublier, mais ça ne se produisait pas, la mère ne partait pas, elle n'avait pas été quittée, ses phrases tenaient,

revenaient, tournaient dans les après-midi immobiles quand il n'était pas encore deux heures et que Jean dormait sur le banc du côté de la cuisinière, le dos à plat, calé contre la table, les jambes allongées, l'avant-bras droit replié sur les yeux, sans bruit, dans la sourdine de la télé. Les formules suintaient, elles étaient têtues ; les chiens font pas des chats, si tu as besoin de rien tu seras bien servi, comme on fait son lit on se couche, quand la crèche est vide les ânes se battent, chacun chez soi les vaches sont bien gardées, quand on sait pas couper le pain on sait pas le gagner, tu feras pas boire un âne qui a pas soif, il faut pas se déshabiller avant de se coucher. Les expressions de la mère venaient de son père dont elle avait été la fille unique, née sur le tard et longuement aimée. Inespérée, elle disait qu'elle avait été inespérée. Les expressions faisaient le tour du monde et le mettaient en ordre, elles donnaient les règles, elles prévoyaient tout ; la mère avait régné par leur puissance qui coulait avec son sang, qui était son héritage à l'égal des terres, des bâtiments, de la maison, et du nom. La mère n'avait eu de mari que pour continuer le sang, le père était entré gendre, comment faire autrement quand il n'y a pas de fils. Les voisins avaient toujours existé aux lisières du monde de la mère

et sous ses yeux durs. Leurs lessives étaient en couleurs. Dans sa jeunesse, longtemps, Marie avait jaloué les vêtements des femmes, les robes d'été à motifs fleuris, turquoise, orange, et même les blouses en nylon à fermeture Éclair qui éclataient sur le fil, en face, de l'autre côté du chemin. Les filles aînées des voisins, qui étaient à peu près de son âge, et l'Alice, une cousine orpheline qui vivait avec eux, avaient de gros seins et des corps massifs, les robes étaient larges et raccourcies avec des ourlets mal finis. La mère disait que l'Alice était un peu simple, ça arrivait dans cette famille où ils se mariaient n'importe comment, sans penser à rien ; elle avait connu d'autres cas, dans sa jeunesse. La mère n'aimait pas que Marie regarde, elle répétait, ôte-toi de la fenêtre ôte-toi tu veux l'apprendre par cœur cette lessive. Marie reconnaissait des robes qu'elle avait vues dans les catalogues. Les tissus étaient écartés sur les fils, sans ordre, vêtements d'homme, de femme, mélangés, mouchoirs, culottes, essuie-mains, chaussettes, chiffons ; Marie n'aimait pas ça. Certains torchons étaient troués. On voyait moins les lessives de draps qui séchaient sur le côté et dans la cour du devant où les voisins avaient installé une balançoire pour les enfants. Toujours des enfants jouaient sur cette balançoire à montants

métalliques jaunes et rouges, on entendait leurs cris d'hirondelle. Les draps aussi étaient en couleurs, avec de larges motifs dessinés, des chevaux, des bouquets, des couchers de soleil, c'étaient des parures assorties, drap de dessous drap de dessus taie de traversin. La mère n'aurait pas voulu ça chez elle. Elle achetait de l'uni, du lourd, blanc ou jaune clair, à Laroussinie qui faisait la toile et montait de Saint-Cernin une fois par an, avec le camion chargé à bloc. Articles de qualité. Il ne s'arrêtait pas dans toutes les maisons. Il avait sa tournée de vieux clients qui payaient en liquide. Pas de crédit. Il était encore passé l'année de la mort de Pierre. Quand il avait dit en partant, après le café, à l'année prochaine, la mère, le père, et Pierre, et tous dans la maison avaient répondu ; et Marie avait pensé, et tous avaient pensé, que, dans un an, et même avant, Pierre ne serait plus là. Les médecins l'avaient laissé revenir de Clermont, il se levait, il marchait comme un vieillard. On attendait. Le père Laroussinie aussi était mort dans l'année, à cinquante-huit ans, en août, onze jours après Pierre, d'une crise cardiaque. La mère avait lu l'avis d'obsèques dans *La Montagne*, elle avait dit, il en faisait trop il se donnait trop cet homme et de toute façon on a du linge pour me finir et même après. Cet été-là, le jour de la

fête, de la Saint-Roch, le premier dimanche après le 15 août, Marie avait entendu les musiques du bal qui montaient par bouffées. Elle n'allait plus au bal depuis longtemps. Elle n'avait pas aimé ces danses, elle n'avait pas su comment se placer, où mettre ses pieds, ses bras, comment poser le corps. Les autres tournaient, suaient, se touchaient. Le bal n'était pas pour elle. Pierre avait beaucoup dansé avant de partir vivre dans le Puy-de-Dôme avec une femme divorcée. Il n'aurait pas manqué une fête, à Ségur, à Saint-Bonnet, à Dienne, à Allanche, à Lugarde, à Marcenat, Condat, Saint-Amandin, et même Trizac, Saint-Anastasia ou Riom. La mère disait, prends ta sœur et ton frère, fais-les suivre ça les sortira. En dehors de la maison Pierre devenait un autre garçon, la mère n'aurait pas pu l'imaginer, il se démontait le corps dans la danse, plus que les autres, et sans boire, il ne tenait pas la boisson, les hommes de la famille ne tenaient pas la boisson, ils étaient tout de suite malades. Marie attendait que Pierre ait fini, elle le regardait comme si quelqu'un avait pris sa place, était entré dans sa peau. Elle avait mal de tout ce bruit, des gens, elle se tenait debout contre le mur du parquet-salon. Ils rentraient dans la nuit, Pierre conduisait doucement sans parler. Le lendemain la mère

dirait, je vous ai entendus, à deux heures et demie, ou à trois heures et quart. Le lendemain Marie aurait la tête lourde. L'été de la mort de Pierre, le jour de la Saint-Roch, elle était seulement allée à la messe, avec la mère, à onze heures. Elle aurait dû avoir des larmes. Elle comptait les jours, treize. La mère était à sa gauche, noire et amenuisée. Marie ne sentait rien. Elle voyait devant elle l'Alice des voisins qui ne s'appelait même pas Lavigne parce que la parenté venait du côté des femmes. Elle était l'Alice des voisins, on ne lui donnait pas de nom. Le corps nouveau de l'Alice tendait le tissu neuf, blanc et bleu ciel, de sa robe sans manches. Les bras nus de l'Alice étaient roses comme sont l'été les bras des blondes qui ne bronzent pas, roses et larges, Marie voyait ses cheveux courts, épais, pas de beaux cheveux lustrés souples luisants, des crins presque jaunes très pâles bourrus sur la nuque et les oreilles plats sur le dessus. L'Alice là devant elle dans toute sa peau en bleu et blanc, nu-pieds blancs. Elle n'avait pas de petit sac assorti. Rien. Les mains vides.

Pourquoi ouvrir et fermer les volets dans les pièces où personne ne vit. Après la mort de la

mère, pendant l'été qui avait suivi, Marie avait cessé. Elle n'était plus allée en haut, ni dans la chambre de derrière, la chambre de Pierre, où avait dormi la mère, à la fin, quand elle ne pouvait plus monter à l'étage. Marie n'entrait plus dans la grande chambre du haut, qui avait été celle des parents, au-dessus de la cuisine, que pour prendre des affaires dans l'armoire à quatre portes où étaient les vêtements du père et de la mère et le linge de maison en réserve, draps, taies, serviettes, gants, mouchoirs. On rangeait les torchons et les essuie-mains dans les tiroirs du buffet de la cuisine. Marie avait décidé que le linge en usage irait dans l'un des deux placards de la chambre du devant, en bas, où dormait Jean. Jean y dormait, il n'habitait pas vraiment cette pièce, ni aucune pièce. Marie n'avait plus ouvert ni les fenêtres ni les volets de l'étage. Rien n'entrait. Elle s'occupait du bas ; les fenêtres de la cuisine, les deux, et celle de la chambre du frère. Elle dormait dans l'alcôve de la cuisine, elle s'arrangeait là, depuis la mort de la mère. La mère n'aurait pas voulu ; dans une grande maison chacun sa chambre. Le lit de l'alcôve derrière le rideau dans la cuisine servait à montrer aux gens que la maison était ancienne et que la famille gardait la tradition. Le père de la mère, unique

fil de ses parents, qui avaient acheté la ferme, était né dans ce lit. On avait transformé l'autre alcôve en salle de bains, sans toucher à celle-là où l'on ne dormait pas, où l'on ne se reposait pas non plus. Du vivant de la mère on n'y faisait rien, on n'y rangeait rien, c'était vide, avec un matelas, un sommier, une couverture lourde en piqué rouge sombre, un couvre-pieds en coton blanc crocheté et des boîtes en carton dans le placard. On lavait le couvre-pieds une fois par an, après Pâques, dès qu'il faisait assez beau, parce qu'il était long à sécher. Les portes du placard et le bois du lit étaient d'un blond roux qui luisait dans le fond de la cuisine. Les matins d'été, le soleil coulait son miel sur les portes moulurées. Marie aimait ce coin, elle aurait voulu dormir là plutôt que dans la petite chambre du haut. Le lit rouge creusait un nid chaud où le soleil venait par la fenêtre de l'évier dont on ne fermait pas les volets parce qu'elle ne donnait que sur le chemin étroit où personne ne passait et sur la cour à linge des voisins. C'est-à-dire sur rien. Pour la mère sur rien. Les voisins n'étaient rien. Ils pouvaient toujours regarder par la fenêtre, ils ne verraient qu'une pièce bien tenue. La lumière sur le placard roux était comme une bête fauve et apprivoisée dans la cuisine. Une bête douce

que personne n'aurait devinée, sauf Marie. Elle avait pensé à ça dès la petite école, quand, avant de partir, le matin, au printemps ou à l'automne, elle voyait la lumière depuis sa place à table. Les deux frères étaient assis en face d'elle, ils ne pouvaient pas savoir, elle ne leur demandait pas s'ils avaient vu la bête rousse et muette. Après l'enterrement de la mère, à la fin de l'après-midi, elle avait sorti du placard trois boîtes longues qui sentaient la vieille poussière, elle avait respiré cette odeur et elle était allée jeter les boîtes, sans les ouvrir, dans la grande poubelle marron que la mairie avait fait installer au bout du chemin. Sous le réverbère, comme en ville. Marie avait nettoyé avec un torchon humide les étagères du placard qui étaient larges et profondes. Elle était allée chercher ses vêtements, ses draps, et les six photos de Pierre, dans la chambre du haut. Le placard serait trop grand. Elle avait fait son lit dans l'alcôve. Elle n'hésitait pas. Les portes du placard s'ouvraient avec un bruit onctueux, presque doux. La clef était petite et tournait doucement dans la serrure. Elle ne savait pas qui avait dormi vraiment dans ce lit pour la dernière fois, avant elle, peut-être le père de la mère, pendant la guerre, ou quand les vaches vèlaient en hiver et qu'il fallait se lever la nuit pour les

surveiller. On n'avait pas à descendre les escaliers, on ne réveillait personne, la cuisine était toujours chaude. Le père de la mère avait été un homme avisé qui goûtait le confort du corps. Marie aimait à penser qu'il était né dans ce lit. Elle avait tiré le rideau de toile brune, on le lavait une fois par an, en même temps que le couvre-pieds, il était propre et usé. Elle n'avait jamais vu le rideau fermé. Même quand Pierre se reposait beaucoup dans la journée, et, à la fin, quand il ne se levait plus ; l'infirmière avait dit qu'il serait peut-être mieux, là, avec eux, dans la cuisine, mais la mère avait refusé. Pierre avait une vraie chambre dans la maison, elle voulait être seule avec lui, elle était restée seule avec lui pendant les quatre derniers jours et les quatre dernières nuits, dans la chambre de derrière. Elle avait dormi près de lui sur un fauteuil, les jambes allongées sur le lit bas ; somnolé pas dormi elle avait dit en sortant de la chambre quand le bruit de la respiration de Pierre s'était arrêté une mère ne dort pas quand son fils meurt. Marie avait porté la soupe au vermicelle, un gilet, le seau hygiénique. Elle avait vidé, nettoyé, rapporté, pendant les quatre jours. Le père et Jean restaient assis à la table de la cuisine quand ils ne s'occupaient pas des bêtes et des choses de la ferme qui réclament

toujours et toujours continuent, même quand on se marie, même quand on meurt. On n'avait pas allumé la télé pendant les quatre jours. On avait attendu. C'était l'été. La mère n'avait pas voulu que Pierre sue et meure dans le lit de l'alcôve. Le rideau brun ne cachait pas le bois du lit qui était veiné et luisant, le rideau s'ajustait à point pour que le dormeur ne voie pas et ne soit pas vu. La première nuit après l'enterrement de la mère, Marie avait si bien dormi là, dans le lit rouge et profond, sans rien savoir, sans penser, sans rien entendre de la maison. Elle avait cinquante-quatre ans à la mort de la mère, personne n'était le maître, ni Jean, ni elle. Il n'avait rien dit pour l'alcôve, ni ce soir-là ni plus tard. Ils avaient continué sans paroles dans la maison rétrécie. Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, dans la chambre du frère, elle ouvrait la fenêtre, secouait la descente de lit mince, la pliait en deux sur le dossier d'une chaise vide, triait les vêtements déposés en tas sur l'autre chaise près du lit, à la place du chevet ; le frère n'avait pas de chevet, le tas de vêtements était comme l'envers effondré du corps du frère. Elle ouvrait le lit, aéraït la literie, même le drap du dessous qu'elle ôtait du matelas comme le voulait la mère. Un samedi sur deux elle changeait le drap du dessus,

celui de la quinzaine écoulée devenant drap du dessous. Après avoir refermé le lit, tendu et bordé la couverture d'un seul côté, le côté par où le frère n'entrait pas dans le lit, elle balayait du fond de la pièce vers la porte, sans geste inutile, en détachant le moins possible le balai du sol. Très peu de poussière dans la chambre du frère, sauf, jadis, pendant la fenaison. Le lit, la descente de lit mince sur le lino gris clair, les deux chaises, pas de rideau, les volets refermés sitôt la chambre faite, l'ampoule sous un abat-jour lisse et blanc, les affaires, vêtements et chaussures, rangées dans l'un des deux grands placards à boiseries brunes ménagés dans le mur du fond, face à la porte. Jean vivait sans choses. Le samedi et le mercredi elle balayait le couloir et ramassait les détritrus dans la pelle métallique. Elle étalait la descente de lit, emportait le linge. Du temps de la mère elle allait tous les jours. La pelle métallique était presque vide et le lit à peine dérangé. À quoi bon. Mercredi et samedi. Marie avait décidé. Le frère n'avait pas protesté. La sœur était sa gardienne.

On croisait les voisins au camion du boulanger qui vendait aussi des articles d'épicerie. Il passait le mardi et le vendredi, il s'arrêtait au bout du

chemin. Les femmes venaient avec, souvent, autour d'elles, des enfants blonds et indistincts. Longtemps on n'avait pas su ce que les voisins achetaient, les femmes avaient attendu, elles étaient passées après Madame Santoire. Cinq ans avant la mort de la mère, le boulanger avait pris sa retraite et avait été remplacé par un couple venu de Limoges ; Madame Berger ferait la tournée dans les hameaux, la chose avait été annoncée dans le journal, suscitant force commentaires sur cette singulière inversion des rôles, Monsieur au magasin Madame sur les routes. Cette femme n'avait pas su, elle ne pouvait pas connaître les usages, elle n'avait pas attendu la mère pour la servir d'abord, la bru des voisins avait jailli, la mère était déjà sortie de la maison, elle s'était avancée, réduite à la patience, tandis que la bru Lavigne, jetant derrière elle un regard de poule, vérifiait son effet, appuyait sa conquête. Marie voyait tout depuis la fenêtre de l'évier, la mère avait soutenu l'affront, répondu au salut de la boulangère, pris le pain et un peu d'épicerie selon les habitudes de la tournée du mardi. Elle marchait à petits pas secs, le haut du corps serré dans le châle gris foncé des commissions, les pieds chaussés de souliers luisants et souples, le tablier net et repassé sur la jupe sombre en maille de

qualité. Les femmes Lavigne sortaient en pantoufles. La mère était revenue, était rentrée dans la maison, avait posé sur la table le panier que Marie avait vidé. Assise à sa place sur le banc la mère s'était tue un moment avant de ranger le châle et les chaussures. Plus tard dans la journée, elle avait dit, tu iras au camion tu prendras le pain pour l'épicerie on s'arrangera autrement. Marie aimait le moment du camion surtout depuis que la mère n'était plus là pour l'attendre dans la cuisine et l'empêcher d'avoir ses pensées. Elle pensait toujours après avoir vu les voisins. Elle reconnaissait sur les corps des affaires qui avaient séché dans la cour ; elle écoutait, sentait, comptait les achats et regardait comment les femmes sortaient l'argent du porte-monnaie, ou comment elles traçaient de leur grosse écriture les sommes sur les chèques quand elles n'avaient plus d'argent liquide à la fin du mois. Ces femmes qui ne prévoyaient pas leurs menus improvisaient, prenant dans l'urgence beaucoup de denrées destinées au prochain repas ; les voisins étaient de gros clients pour le pain, les nouilles, elles disaient des nouilles, le riz, les œufs, les pommes de terre en sacs de cinq kilos. Les jeunes ne faisaient plus le jardin et n'avaient pas de poules. Le frère et elle non plus, depuis la mort de la mère. Deux

personnes, c'était un petit train de maison. Mais les voisins, eux, vivaient en tribu, en smala disait la mère, avec de grands garçons à nourrir, des garçons aussi longs et maigres que les filles étaient courtes et larges, tous blancs et blonds, les yeux bleus et saillants, tous sur le même modèle, de père en fils, Pierre les appelait les Martiens. Il faisait rire la mère. Dans la cuisine. Elle lui disait tais-toi tais-toi et elle riait sans bruit, son rire n'avait pas de son, on voyait ses dents très bien rangées et elle s'essuyait le coin des yeux avec le mouchoir plié qu'elle gardait dans sa poche. Elle agitait son buste plat d'avant en arrière, elle riait longtemps, avec Pierre, Marie ne s'en mêlait pas, la mère aimait être les deux avec Pierre, il ne fallait pas les déranger. Quand ils se disputaient non plus. Personne d'autre que Pierre ne se disputait avec la mère, ni ne riait avec elle. Personne d'autre que l'on connaissait vraiment en tout cas. Sauf un marchand de bestiaux du Lot. Marie, quand elle avait vingt ans, trouvait que la mère regardait trop cet homme, qu'elle était avec lui comme une bête énervée, même devant le père, qui riait aussi, mais moins. Le père était toujours d'accord avec ce marchand qui s'appelait Robert Lafleur et venait de Figeac une fois par an à l'automne pour acheter les veaux de l'année.

Tout le commerce des bestiaux passait par lui ; dans la commune il ne s'arrêtait que chez eux et chez un autre propriétaire. Son père, déjà, faisait affaire avec celui de la mère. On n'allait pas attendre sur les champs de foire, attendre le client qui pouvait vous soupçonner de tout et traiter vos bêtes comme les dernières de la terre, des bêtes que le voyage aurait dérangées et qui ne seraient pas à leur place. Les Lafleur étaient une grosse famille, ils possédaient un large domaine là-bas, au sud de la Châtaigneraie, et montaient des troupeaux à l'estive sur les plateaux. C'est comme ça que les familles s'étaient connues, et estimées. Le père de la mère, qui ne craignait pas de voyager et avait eu la première voiture de la commune, était allé souvent jusqu'à ce domaine qui s'appelait Bergandine. La première fois la mère avait six ans, il ne l'avait pas emmenée, mais elle racontait qu'il avait rapporté pour elle, dans une corbeille tressée, de petits fruits tendres, de peau violacée, roses à l'intérieur, qui mûrissaient deux fois l'an sur des arbres bas, aux feuilles souples et bien découpées. La mère avait trouvé que les figues, c'était leur nom, n'avaient pas de goût, mais son père avait froissé dans ses mains des feuilles de l'arbre qui garnissaient le fond de la corbeille, et la mère disait qu'elle avait

respiré sur les mains de son père le parfum du Paradis. Du Paradis. Pour ce marchand la mère préparait son coq au vin qui était une gloire. Le repas durait. Le marchand pouvait tout englotir, et boire des verres de vin, et reprendre des œufs à la neige et de la brioche, il était rouge aux joues mais gardait l'œil vif, les hommes quittaient la table pour aller traire, les affaires avaient été conclues le matin, le marchand prenait le café avec les femmes, il s'attardait, la mère riait avec lui, ils racontaient de vieilles histoires de leurs parents qui étaient toujours les mêmes et auxquelles on ne comprenait presque rien. Ce marchand, de six ans plus jeune que la mère, était resté célibataire, et travaillait avec ses neveux, les deux fils de sa sœur aînée, qui avaient le don du commerce et des projets d'envergure internationale. Pour Robert Lafleur on usait d'un linge de table épais, nappes et serviettes assorties, et la mère portait à son col un bijou ancien, qui lui venait de la grand-mère et de la mère de son père, un pendentif, dit Saint-Esprit, en forme de colombe les ailes ouvertes incrustées d'émaux et de pierres d'Auvergne, qu'elle ne sortait que trois ou quatre fois par an de la boîte de toile beige où il reposait sur un lit de coton. Robert Lafleur avait pris sa retraite à soixante-deux ans après un

premier infarctus qui l'avait laissé chancelant. Il n'était plus remonté dans la vallée, ses neveux n'avaient pas poursuivi, appelés, assurément, sur des fronts moins infimes. On faisait affaire avec un autre marchand qui allait partout dans la commune et que l'on n'invitait pas à manger. La boîte du Saint-Esprit était encore dans l'armoire à quatre portes, dans la chambre des parents, au fond de l'un des deux tiroirs du milieu, côté droit, côté de la mère, où l'on gardait les menus des repas de famille, mariages communions et baptêmes. Par ordre de date. Au moment de la mise en bière de la mère, qui avait eu lieu au funéraire à Aurillac, Marie avait pensé au bijou dans la boîte. Sur la robe sombre, attaché au cou de la mère, il aurait bien fait. Marie ne le porterait pas, après elle personne ne saurait d'où il venait. Le bijou de la mère serait perdu, sa place était avec le corps de la mère, elle l'avait oublié, ils l'avaient oublié, ils étaient ensemble dans la voiture pour descendre à Aurillac, elle aurait dû le faire, ces choses regardent les femmes seulement. Marie n'ouvrait plus le tiroir du Saint-Esprit, elle ne voulait pas y penser, elle n'y pensait plus, ni aux menus ; le dernier était celui du mariage d'une vague filleule du père, une Simone Larroumet qui avait épousé un Guy Lavigne, de

Cheylade. Lavigne était un nom courant, ceux-là n'étaient pas parents avec les voisins, la mère l'avait précisé dans la voiture. Marie avait dix-sept ans, elle se souvenait d'un repas long et bruyant, elle avait eu un cavalier plus petit qu'elle, une sorte d'enfant à moustaches qui fumait des cigarettes jaunâtres. Des hommes des deux familles avaient trop bu, s'étaient empoignés pour se battre, on les avait séparés. La mère avait voulu partir tôt, elle répétait entre ses dents, le menton levé, c'est le nom qui fait ça le nom suffit. On n'avait plus revu ces gens.

Marie ne croyait pas en Dieu. Elle ne savait pas depuis quand. Elle l'avait compris à la mort de Pierre. Elle ne se révoltait pas ; mais elle aurait voulu prier pour avoir moins peur, et ça ne lui avait servi à rien, de savoir les prières apprises au catéchisme et de s'en souvenir et de les dire le soir dans le noir de les ruminer les deux prières Je Vous salue Notre Père et les entrailles et le pain béni ça ne faisait plus rien. Elle ne s'endormait pas, elle suait dans son lit, elle aurait voulu pleurer, elle se retournait. La mère lui disait tu es ravagée ma pauvre fille ravagée ; elle répétait ce mot qui allait bien avec l'été de la mort de

Pierre. Non. Marie n'était pas ravagée. Elle aurait voulu dormir. Elle allait avoir trente ans. Pierre était mort, elle était vivante, elle n'avait pas de maladie, son corps marchait, elle suait dans son lit, elle ne pleurait pas, elle avait ses règles, elle les avait eues, juste après l'enterrement, le lendemain, normalement. Elle aurait voulu dormir pour être moins fatiguée, que ce soit moins difficile. Elle avait compris que ses prières étaient vides parce qu'elle ne croyait plus. Voilà. C'était tombé d'elle. Comme un fruit, elle avait pensé, et les fruits ne remontent pas sur les arbres. C'était pour toujours. Pas de Dieu pour elle. Vide. Pour les autres morts, le père, la mère, pareil. Elle faisait semblant. Il fallait continuer à être comme les gens sinon tout devenait compliqué. Souvent elle était allée à des messes d'enterrement avec la mère. Maintenant elle s'arrangeait avec Jean, ils décidaient après la lecture de l'avis d'obsèques, le journal à plat sur la table, étalé. Ils n'allaient pas plus loin que les communes voisines, ailleurs c'était inutile, on n'était pas connu, on n'avait pas d'attaches. Il la conduisait, il l'attendait, dans la voiture, il la ramenait. Il n'allait jamais seul et venait rarement avec elle. Se montrer les deux au même enterrement était beaucoup pour une maison comme la leur. S'ils ne savaient

plus exactement qui était le mort, sa famille, ils pensaient que la mère aurait su, ils n'allaient pas, ils laissaient. De toute façon. C'étaient des efforts. Décider, s'habiller, suivre les horaires, se déran-ger, sortir, voir les gens, être vu, être là au milieu. On avait hâte de revenir dans la cuisine. On ne traînait pas après la messe, ou au cimetière. Ça ne se faisait plus d'aller au cimetière, même les dernières années, du temps de la mère, on y mon-tait peu. On passait devant le grand caveau gris que les voisins avaient fait construire en face de l'entrée, Marie aimait chaque fois attraper en pas-sant un morceau de la liste, les lettres étaient grosses, l'Alice n'avait pas de nom et sa ligne était plus courte avec un vide au bout. On s'arrêtait devant le caveau des Santoire, il fallait arranger les plantes, se tenir là, rester. Assez longtemps. Pas trop. Relire. Pierre Combes. 1935-1968. Et le père de la mère. Et d'autres que la mère seule avait connus. Ce caveau venait du côté Santoire. L'autre branche de la famille de la mère avait sa tombe à Dienne. On n'allait pas sur la tombe de la famille du père. C'était loin, après Condat, à Chanterelle, presque à la limite du Puy-de-Dôme, et le père avait peu vécu à cet endroit. Il avait été élevé par un oncle et une tante à Lugarde et avait travaillé très tôt chez les autres. Il allait seul sur

la tombe, un peu après la Toussaint, ou peut-être qu'il n'y allait plus, on n'en parlait pas. Quand il était mort, la question ne s'était pas posée, on l'avait mis dans le caveau des Santoire. Seules deux cousines âgées étaient venues à l'enterrement, l'une appuyée sur le bras de l'autre, rabougries, hésitantes, l'œil apeuré et fureteur derrière des lunettes épaisses. Marie avait senti la mère impatiente, aussitôt cabrée, quand les deux femmes s'étaient accordées à trouver, à la sortie du cimetière, que Jean avait dans le visage quelque chose du pauvre Louis. Le père était mort dans sa voiture, au garage, l'ouvrier l'avait trouvé là, à la place du conducteur, tassé sur lui-même et comme évanoui. On n'avait pas compris, ni beaucoup cherché à comprendre ; il aurait peut-être voulu démarrer la voiture, mais pour aller où, et les portes du garage étaient fermées. La mère répétait que le cœur, certainement, avait lâché, ils avaient une fragilité dans cette famille, ça serait venu du côté de son père à lui qui était parti comme ça, d'un coup, et jeune. Marie s'était étonnée d'entendre la mère parler avec précision de cette famille que l'on avait si peu connue et dont le père lui-même ne disait jamais rien. Ne pas croire en Dieu séparait Marie des gens, parce qu'elle ne pouvait pas se consoler avec l'Église et

les prières. Elle sentait que la messe était un endroit pour se consoler, se faire du bien, même si on n'y pensait pas. Les gens n'y pensaient pas, ils répétaient les gestes et les mots, debout, assis, à genoux pour certaines femmes très religieuses d'une famille importante de la commune où il y avait eu un prêtre, Seigneur bénissez ce repas, que la Paix soit avec vous. Les gens sortaient de leur vie pendant la messe ; elle se souvenait de ce moment, et comment elle était emportée, soulevée du dedans à la fin de la messe quand elle avait seize ans à côté de la mère qui sentait le propre. Mais elle n'aurait pas aimé devenir religieuse. Ça ne marchait plus sur elle, quelque chose était cassé. Elle trouvait que c'était dommage, elle aurait bien voulu, à cause des dates. Après Pierre, il y avait eu le père, et la mère, dans sa vie après trente ans, les dates étaient des dates de mort, 1968, 1988, 1993 la mère. Rien d'autre n'était arrivé. Depuis, Jean, et elle, dans la maison. Il n'y aurait pas d'autre date avant eux. Elle ou lui, Marie Combes, Jean Combes. Leurs noms étaient gravés sur le caveau, elle avait préparé, au moment de la mort de la mère, en même temps, avec la place pour la deuxième date. Elle réfléchissait à ça. Forcément. C'étaient trop de dates. Elle s'appliquait pour oublier. Elle ruminait ses

rengaines des après-midi qui étaient moins tristes. La table ronde, les chaises, des couteaux neufs. Quand l'une s'usait elle la remplaçait par une autre qui l'occuperait jusqu'à la prochaine. Et ainsi de suite. C'étaient de menues affaires de rien, comme changer la toile cirée, enlever le tissu qui garnissait le rebord de la tablette de la cheminée. Après la guerre, la cheminée avait été fermée par une cloison de bois et remplacée par une grosse cuisinière, mais il restait la tablette. On voyait que la cheminée avait été vaste, qu'il y avait eu du monde à chauffer dans la maison. La mère avait une collection d'ustensiles en cuivre qui rutilaient sur cette tablette. Rutiler était dans les grilles de mots croisés que la mère remplissait au crayon, les soirs, d'abord sans le dictionnaire, puis, pour finir, avec le dictionnaire. Les cuivres devaient rutiler. On les frottait régulièrement. Marie n'aimait pas l'odeur du produit, et trouvait que l'orgueil des cuivres ne servait qu'à perdre son temps et à se mettre sous les ongles, même coupés court, du noir qui ne partirait pas facilement. Du vivant de la mère, les cuivres avaient toujours rutilé. Trois mois après sa mort, Marie les avait enlevés. Ils n'étaient plus propres, ils ne le seraient plus, elle ne les ferait pas, la mère disait faire les cuivres on les a faits il faut les faire tu

les feras demain après-midi je t'aiderai. Elle les avait posés, un peu ternes, presque sales, légèrement poisseux, sur la plus haute étagère de l'un des deux placards de la chambre du frère. Elle était montée sur l'escabeau, ce qui était rarement nécessaire, parce qu'elle était grande pour une femme de la famille. Un mètre soixante-sept. La mère pensait qu'elle avait pris ça de l'autre côté, le père n'était pas grand, mais ses deux sœurs aînées, la mère pinçait la bouche, de vraies girafes, restées vieilles filles. De grands pieds, de grandes mains, plus d'un mètre soixante-cinq, ça n'était pas joli pour une femme. Marie avait rangé les cuivres là-haut, à côté d'autres choses qu'elle identifiait mal, de la vaisselle sans doute, des soupières qu'elle n'avait jamais vues en service, ou des pièces dépareillées. Elle enterrait les cuivres, ce placard était une sorte de cimetière, on ne l'ouvrait jamais, même du temps de la mère. Elle avait bien aimé cette idée de cimetière. C'était mieux comme ça, dans la cuisine, sans les cuivres. Elle avait passé la balayette sur le rebord de la cheminée. Un jour ou l'autre elle ôterait aussi la garniture de ce rebord. Elle verrait. Ça pouvait attendre. Elle s'était assise à sa place sur le banc pour regarder. Ça attendrait. Elle aurait pu nettoyer les cuivres avant de les déposer dans le

placard, pour les ranger propres. Oui. Mais elle n'avait pas eu envie. Pas envie. Ceux qui viendraient après les trouveraient couverts de poussière. Qui saurait dans quel état ils avaient été rangés. Qui. Et qui viendrait. Le frère était entré dans la cuisine. Il n'avait rien dit d'abord. Le soir il n'avait pas demandé où étaient les cuivres ; il avait seulement remarqué que ça faisait vide.

Les voisins étaient de gros travailleurs. Même la mère le disait, en serrant les lèvres parce que les voisins n'avaient jamais eu d'employé chez eux, n'avaient jamais fait travailler les autres. Le signe était là. Du temps du père de la mère on avait eu trois employés dans la propriété. Un des trois vivait au bourg avec sa famille. Il venait et repartait sur un vélomoteur gris ou à pied. C'était une bonne personne, toujours à l'heure, un homme qui ne buvait pas, dévoué, discret, propre dans son travail et sur lui, tenant sa place, et souverain pour le fromage. Sa fille unique, devenue infirmière, avait eu deux fils qui avaient fait de grandes études de médecins spécialistes. On avait vu longtemps leurs noms dans le bulletin paroissial à la rubrique succès, avec les meilleures mentions. Ils étaient partis. Ils vivaient à Toulouse et

à Bordeaux. Celui de Toulouse avait gardé la maison des grands-parents dans le bourg, l'avait restaurée, entretenue, y passait une partie de l'été avec ses enfants qui jouaient au tennis sur le court communal. On avait suivi cette famille, les naissances avaient été annoncées dans le bulletin, Marie avait retenu les prénoms, Xavier, Antoine, Laurence, Arthur, François. Elle ne connaissait pas les belles-filles, ne les apercevait qu'à la messe de la Saint-Roch où il y avait trop de monde pour que l'on puisse se souvenir de tout. Elle aimait cette famille, elle se racontait cette histoire qui avait commencé, là, chez eux, chez Santoire, du temps des parents de la mère ; quand le père des voisins allait en journée chez les autres. Elle ruminait ça, monter descendre les barreaux de l'échelle. Le père de la mère disait que le monde était comme une échelle, avec des barreaux, on montait ou on descendait. Marie comprenait que, maintenant, les voisins étaient en haut de l'échelle des paysans. La mère n'aurait pas été d'accord. Elle aurait dit qu'ils n'avaient pas les manières, qu'ils ne les auraient jamais, surtout pas avec les mariages qu'ils avaient faits. La mère avait des idées graves sur les alliances et les mésalliances ; ce mot lui tirait la bouche sur les côtés, avec des silences entre chaque phrase. Depuis longtemps

Marie pensait à la question des mariages, la mère se trompait ; mieux valait un mariage vers le bas que pas de mariage du tout et des maisons rétrécies qui allaient vers le rien. Elle n'aurait pas su expliquer ça à la mère qui ne l'aurait pas écoutée parce qu'elle ne l'écoutait jamais, elle ne faisait même pas semblant. Avec d'autres personnes, comme le vétérinaire ou le marchand de bestiaux, la mère donnait l'impression d'écouter, elle était très forte pour ça, pour l'apparence, mais au fond d'elle rien n'entrait. Elle ne changeait pas d'avis, elle ne voulait pas. Marie le savait, mieux valait un mauvais mariage avec des femmes comme les brus des voisins, courtes et brusques, qui parlaient fort, faisaient claquer les portières des voitures, laissaient traîner autour de la maison les jouets en plastique des enfants, vernissaient les ongles de leurs orteils et teignaient leurs cheveux en blond ou en roux, et changeaient de coiffure et ne ramassaient pas les lessives sèches qui se mouillaient deux ou trois fois sur le fil avant d'être entassées pêle-mêle dans des corbeilles en plastique qui servaient aussi pour l'herbe des lapins ou les haricots verts ; et avec ces femmes les haricots verts étaient tous prêts au même moment puisqu'elles ne prenaient pas la peine d'espacer les semis, elles n'y pensaient pas, peut-être qu'elles

ne savaient pas, elles n'avaient pas été éduquées, on ne leur avait rien appris ; d'ailleurs, maintenant, les voisins n'avaient plus rien de tout ça, jardin, poules, lapins ; ces femmes, les brus, faisaient certainement des cuisines qui ne demandaient pas de préparation, ou ça se nourrissait de surgelés, les maisons n'étaient plus tenues ; oui mais elles continuaient quand même, et la ferme des voisins était devenue une grosse ferme, et mieux valaient ces mariages que pas de mariage du tout. Par orgueil. Voilà. La mère avait eu de l'orgueil, avait voulu le leur apprendre, le leur avait appris, à Jean, à elle, le leur avait transmis comme on transmet une maladie contagieuse et qui ne guérit pas. Pierre était différent, il avait résisté, il était parti, ensuite il était mort. L'orgueil était sec. Les voisins n'étaient pas secs. Marie le voyait avec les enfants, ils venaient au camion de la boulangère, des enfants plus ou moins grands, avec leur mère, ou leur grand-mère, les corps de ces femmes n'avaient pas d'âge, trente, cinquante, Marie se perdait dans les liens de famille, les enfants se ressemblaient, elle ne les trouvait ni beaux ni laids, ils ne disaient pas bonjour, ils réclamaient des choses, ils étaient confiants et se collaient contre les jambes des femmes, leurs mains petites posées sur les tissus des vêtements ; les

mains des femmes touchaient les enfants, leurs cheveux, leurs cous, s'étoilaient dans leur dos quand, penchées, elles, mères grands-mères cousines tantes, leur demandaient si c'était bon ; ils avaient la bouche pleine, goulus, ils n'attendaient pas, ils prenaient. Ils sortaient en bas de pyjama, parkas et pantoufles, ils allaient au pain, c'était une fête immédiate, ils ne disaient pas merci, ils secouaient leur tête de haut en bas, ou de droite à gauche, pour oui pour non, ils voulaient des pains au chocolat ou des chaussons aux pommes à onze heures et demie, on leur cédaient, ils donnaient la main pour repartir, ils traînaient un peu, ils étaient blonds, ils avaient le droit. Plusieurs fois Marie avait trouvé que l'une des deux petites filles, les autres enfants étaient des garçons, ressemblait à l'Alice, jaune et carrée comme elle. Les gens avaient tout inventé sur l'Alice, quand elle était arrivée, à dix ou onze ans, et quand elle avait disparu. Elle était une fille que le père Lavigne aurait eue sur le tard à l'autre bout du département, sa mère l'aurait abandonnée pour partir faire la vie à Paris, les grands-parents n'en avaient plus voulu ; ou elle sortait du côté de la mère Lavigne, mais on n'arrivait pas à savoir au juste pourquoi elle ne restait pas avec ses parents, il fallait bien qu'il y ait quelque chose ; le père en

prison, on l'avait cru, pour des histoires de mœurs, ça s'était raconté, entre femmes, à bouche plissée, chez la coiffeuse ou à l'épicerie, il aurait touché ses filles, l'Alice avait des sœurs, plus grandes, dans les familles on se taisait, mais il s'en était pris à d'autres, dans le bourg, un homme qui avait ça, on ne pouvait pas l'empêcher, il recommençait toujours ; alors. On ne parlait plus de l'Alice. La mère n'en avait plus parlé, après l'enterrement. Sauf une fois, devant le vétérinaire, elle l'avait appelée cette malheureuse, elle avait dit l'affaire de cette malheureuse. Le prénom de la petite fille qui ressemblait à l'Alice était Fiona, un prénom de bête, de chien ou de vache. La tribu des voisins comptait en tout quatre ménages, vieux et jeunes, dans quatre maisons, l'ancienne, la neuve et deux autres maisons louées avec des terres, des maisons qui auraient dû finir quand les terres avaient été mises en ferme. Finir comme à Ventacou. Jean avait dit une fois qu'il était passé par Ventacou, début avril, l'année de la mort de la mère, il n'y avait plus rien, que des maisons abandonnées qu'il avait connues pleines de monde, des maisons dont les toits étaient crevés, ça commençait par le toit, ensuite c'était trop tard, les murs finissaient par lâcher, souvent un arbre poussait à l'intérieur de ce qui avait été la pièce principale. À Ventacou il

y avait eu trois familles, au moins, avait dit la mère, elle avait nommé ces gens, elle savait quand les vieux étaient morts, où les jeunes étaient partis, ce qu'ils étaient devenus. Les derniers temps, elle restait assise dans le fauteuil à côté de la cuisinière, elle était maigre, grise, transparente, mais elle n'oubliait pas, elle se souvenait comme on travaille. Elle parlait, on n'entendait pas tout. Elle se tenait droite contre le dossier, que sa tête ne touchait pas, les mains à plat sur les accoudoirs. Le médecin venait, l'infirmière aussi ; c'était un printemps de pluie molle, très vert. Une maison restait debout à Ventacou, une seule, une maison soignée avec une barrière en bois peinte en bleu et un nom sur la boîte aux lettres. Un nom double que Jean n'avait pas su répéter. La mère n'avait rien dit de cette maison, elle ne comprenait pas à qui elle appartenait, de quelle famille venaient ces gens qui l'avaient gardée, s'ils venaient d'une famille. Ou d'aucune famille. D'ailleurs, de nulle part.

Jean se lavait beaucoup. Il prenait des douches. Marie n'en prenait pas. Elle n'aimait pas, c'était trop d'eau à la fois, trop de peau dans la cabine moderne, deux pans carrelés, une porte

coulissante, que la mère avait fait installer en 1982. La mère tenait aux travaux, à l'entretien. Le plombier-chauffagiste-menuisier-électricien était venu, avait laissé un catalogue, ensuite il avait parlé avec la mère qui avait choisi, du beau matériel cosu Madame Santoire vous en avez pour cent ans. Il avait posé les carreaux bleu pâle sur les murs et bruns sur le sol, et l'éclairage partout dans la petite pièce. Il avait changé le lavabo pour un plus grand de meilleure qualité et remplacé par un miroir considérable l'armoire de toilette à trois portes, deux tiroirs et néon central. Avant les travaux ce néon suffisait pour voir son visage pendant la toilette que l'on faisait au lavabo. La lumière nouvelle jaillissait tellement fort, on ne savait plus d'où elle venait, le plombier disait que les rampes lumineuses étaient sécurisées pour les lieux humides. Les huit ampoules sécurisées éclataient dans l'ancienne alcôve. Il avait aussi posé un spot au plafond, la mère le reprenait, laissez là votre anglais Monsieur Roche, c'est une suspension, il répondait le spot se fixe Madame Santoire il ne se suspend pas. Ils ergotaient sur des mots. Dans le catalogue de douches certains modèles de cabines fermées étaient occupés par des femmes jeunes, de profil, aux cheveux abondants, qui se lavaient en tendant leurs bras la gorge renversée

une cuisse longue en avant, le pied cambré, la fesse et le sein ronds et hauts. Les corps orange et lumineux de ces femmes se voyaient en transparence. On aurait pu suivre du doigt leurs contours sur le papier solide du catalogue que la mère avait gardé longtemps dans sa pile avec son livre de mots croisés et son dictionnaire à couverture rouge. Ensuite il était resté dans la chambre de Jean, sur la chaise. Les travaux faisaient vivre la mère au-dessus d'elle-même. Elle en parlait longtemps, avant, pendant, et après. Elle laissait la porte de la nouvelle salle de bains ouverte pour que tout sèche bien, elle aimait regarder la pièce et voir le neuf. Les choses qui étaient dans l'ancienne armoire de toilette avaient été triées et rangées dans le nouveau placard-colonne, d'un blanc crémeux, luisant et mat, disposé à droite du lavabo, à portée immédiate de main. Marie ne s'était pas habituée à ce placard dur et étroit dont la porte claquait trop vite avec un bruit riche. Elle ne comprenait pas pourquoi la mère l'avait choisi ; il n'était pas à sa place dans la maison, deux serviettes pliées tenaient à peine en hauteur sur une étagère. Après la mort de la mère elle ne l'avait plus utilisé. Elle se lavait debout devant le lavabo avec le savon de Marseille et un gant mince en éponge rêche. Elle lavait un jour le

haut, le lendemain le bas. Elle insistait sous les bras et entre les jambes d'où venaient les odeurs. Il ne fallait pas sentir, personne n'avait jamais senti dans la maison, sauf le père qui suait beaucoup parce qu'il était devenu gros après quarante ans. Marie ne répandait pas d'eau et ne laissait aucune trace autour du lavabo ni sur le miroir. La mère ne devait pas savoir qu'elle n'utilisait pas la douche dont elle ouvrait largement le robinet, en deux fois, fermer ouvrir, fermer ouvrir, pour donner illusion. C'était gaspiller l'eau mais la mère ne comptait pas l'argent pour l'hygiène. Avec le nouveau miroir, à quarante-trois ans, Marie avait trop vu son corps. Il ne lui plaisait pas, il ne lui avait jamais plu, il était blanc et triste, elle n'avait pas de seins, elle était comme la mère une femme sans poitrine, ses épaules tombaient vite, son cou était maigre et long, son cou de girafe, et elle avait un gros paquet de poils noirs sous les bras. Alors qu'elle n'était pas brune. Mais plutôt châtain clair. Avec de jolis reflets, disait la coiffeuse d'Allanche qui proposait d'éclaircir, éclaircir avec des mèches, un léger balayage, la coiffeuse insistait, la mère approuvait, Marie refusait ; ses cheveux étaient à elle, elle avait dit cette phrase, la coiffeuse avait parlé d'autre chose et n'avait plus proposé. Après la mort de la mère Marie n'était

pas retournée dans ce salon à Allanche. Elle en avait trouvé un autre à Riom où on ne la connaissait pas, elle y allait avec Jean, en même temps que lui. Plus tard elle avait lu dans le journal l'annonce d'une coiffeuse qui venait à domicile six fois par an et faisait très bien le travail sans trop de paroles. Le frère était content parce qu'il n'aimait pas sortir. C'était moins cher pour deux. Dans le miroir neuf Marie ne voyait pas le bas de son corps, l'image s'arrêtait sous le nombril, elle avait trop de poils là aussi, et sur les mollets où ils étaient moins noirs, elle avait dû se raser quelquefois pour porter des jupes en été, elle avait utilisé les produits des hommes, la peau était douce quand c'était fini mais ça ne durait pas, c'était beaucoup de soin pour rien, ou si peu ; il fallait trop s'occuper du corps si on voulait être comme les femmes normales. Comment faisaient ces femmes, comment faisait la mère qui, à plus de cinquante ans, n'avait aucun poil sur les mollets, on voyait quand il faisait chaud sa peau bien blanche et tendue unie sous l'ourlet de la jupe, ses chevilles fines et ses pieds menus, cheville et pied d'oiseau. C'était compliqué de tout tenir propre et net, compliqué comme pour une maison. Marie pensait à ça, quand elle n'était pas tout à fait vieille, que les gens étaient dans les

maisons comme des corps dans un autre corps, et qu'il fallait lutter pour l'entretien. Elle avait eu tôt dans sa vie la fatigue de ce travail toujours recommencé et inutile. Elle avait vu le corps de Pierre avant sa mort, elle avait aidé la mère à le retourner dans le lit pour la toilette. Pierre fermait les yeux mais on savait qu'il ne dormait pas. La mère le lavait avec un gant très doux, elle n'aurait laissé personne d'autre le faire, mais elle avait besoin de Marie pour déplacer le corps. Le médecin l'avait dit dans la chambre, Madame Santoire vous y laisserez votre dos et vous n'en serez pas plus avancée, vous en aurez besoin longtemps de votre dos, vous le savez bien. Marie avait retenu toute cette phrase que le médecin avait dite de sa voix serrée et basse. Ce médecin était vieux, il venait de Condat, il soignait la famille depuis trente-cinq ans et n'employait pas le nom de femme mariée de la mère, il l'appelait Madame Santoire, comme tout le monde. La mère l'écoutait. L'été de la mort de Pierre il répétait qu'il avait été bien soigné, au mieux, que ses confrères de Clermont avaient fait tout ce qu'il était humainement possible de concevoir. Ses confrères. La confrérie. La mère demandait pourquoi lui docteur, pourquoi lui, le plus vigoureux, le plus solide, l'aîné, une force de la nature.

Le corps de Pierre avait été comme mangé de l'intérieur par une bête méthodique. Il était creux, et la peau plissait aux genoux, aux coudes, au cou. Ses mains étaient tachées. Il avait mille ans. À la fin du mois de mai il marchait, droit, flottant, jusqu'au bout du petit chemin. Il disait que le foin serait beau ; il regardait les images de la télévision, les voitures qui brûlaient dans les rues de Paris, les étudiants chevelus. Les voisins lui parlaient en criant fort comme s'il était devenu sourd. La mère n'aimait pas qu'il sorte, mais elle ne pouvait pas l'en empêcher. Il n'obéissait pas.

Les emprunts des voisins au Crédit Agricole étaient énormes. On le savait dans la commune. Ils avaient eu les yeux plus gros que le ventre pour acheter les terres qui se vendaient autour de leurs quatre prés, pour acheter aussi granges et étables, ou faire construire, les bâtiments d'abord, la maison neuve ensuite, qui était habitée par les plus jeunes, et, plus tard, encore un autre bâtiment, un hangar immense pour le matériel et les ballots de fourrage. Ils dépensaient beaucoup pour nourrir les quantités de bêtes qu'ils avaient, avec des aliments qui arrivaient par camions entiers, des aliments dont on ne comprenait pas

le nom, déshydratés, broyés, de la pulpe, des arachides, des farines, et de l'herbe en bottes considérables et rectangulaires. Des chauffeurs de camions avaient frappé et demandé la route une fois, en une sorte de langue qui devait être de l'anglais. Ils étaient trois, puissants et blonds, trois grands hommes jeunes vêtus de chemises rayées. Marie leur avait indiqué sur le côté de la maison des voisins le passage qui conduisait à la cour du devant. Dix minutes après ils étaient à nouveau sur le chemin et parlaient fort avec l'une des petites filles des voisins qui apprenait l'anglais au collège. Pour sortir, elle avait entouré ses cheveux mouillés d'une serviette-éponge rose nouée sur le haut du crâne comme dans les publicités. Les camions étaient repartis avant le soir, on avait entendu dans la fin de l'après-midi les sifflements aigus et réguliers des poids lourds qui reculaient et manœuvraient entre les bâtiments. Trois femmes et des enfants, dont celle qui savait l'anglais, étaient rassemblés devant les boîtes aux lettres, au bord de la route, et avaient fait de larges signes quand les deux camions étaient repassés dans l'autre sens. Les hommes avaient répondu, leurs mains étaient bronzées, ils disaient en riant des mots que personne ne comprenait et que le bruit des moteurs avait broyés. Marie

regardait à la fenêtre de l'évier, en se penchant, la porte était ouverte, c'était un des premiers soirs doux d'avril quand les jours rallongent vraiment mais que l'herbe dans les prés n'est pas encore assez fournie pour les bêtes, il faut les nourrir un peu, jusqu'au mois de mai. Jean regardait aussi, il disait que les voisins faisaient de l'agriculture comme en Amérique, comme les Américains, elle ne demandait pas de précisions, il disait ça à cause des émissions qu'il voyait à la télévision, il ne pouvait pas en savoir beaucoup plus qu'elle, il ne sortait pas de là, il n'en était jamais sorti, il lisait seulement le journal en entier chaque jour. Quand ils n'avaient plus eu de bêtes du tout, pas même une poule ou un lapin, Jean s'était mis à parler du travail des voisins, il disait deux ou trois phrases de temps en temps ; ils sortent plus de saint-nectaire par jour que tous les autres producteurs de la commune réunis, le foin d'ici c'est rien pour eux, ils vivent à quatre ménages sur l'exploitation huit personnes sans compter les enfants, ils calculent les rations de chaque bête par ordinateur, ils ont des écrans dans les maisons pour surveiller les vêlages, les bêtes sont nourries toute l'année avec des compléments, pas de cochons une fosse pour le petit-lait à cause des normes de l'Europe, ils exploiteront les prés plats,

ils planteront le reste en résineux pour éviter la friche qui gagnerait tout, ils font inséminer les vaches, tous les veaux partent à trois semaines, ils sont spécialisés, ils feront du hors-sol, leurs jeunes resteront, ils ont pris ça de chez Vidalenc en ferme, ils ont climatisé la laiterie, c'est comme un laboratoire, c'est la plus grosse ferme du canton, ils auront la commune entière. Marie écoutait. Elle ne cherchait pas à tout comprendre, elle assistait à la vie des voisins comme à une sorte de spectacle sans fin, donné, stupéfiant et familier à la fois. Ils étaient là, ils se mouvaient, émettaient des sons, des odeurs, multipliaient les gestes, les images, recommençaient, cessaient, recommençaient, tous, hommes femmes enfants, bêtes et gens. Ils étaient différents et semblables, on ne concevait pas le monde sans eux, l'autre côté de la route sans eux, on respirait leur air, on buvait leurs bruits, on les inventait, on s'en occupait. Ils avaient leur martyre, jaune de crin, blanche de chair, nue dans les bois noirs, écartelée dans l'hiver, suppliciée pour toujours, démembrée, perdue et retrouvée, arrivée de nulle part, analysée expertisée dépiautée. Avait-elle crié avait-elle supplié qu'avait-elle voulu cru compris quand l'autre avait surgi dans la peau de cet homme qu'elle connaissait. Qu'elle connaissait forcément ; on

ne suit pas un inconnu dans les bois de Viale en hiver, on ne monte pas dans une voiture, comme ça, n'importe comment, ici, dans la commune, tout le monde aurait remarqué une voiture inconnue en cette saison, elle croyait savoir, elle croyait connaître, elle avait eu confiance d'abord avant d'ouvrir sa bouche rose pour crier dans les bois de Viale. Pour Marie, même si elle comprenait qu'elle avait tort qu'elle se trompait que ses pensées n'étaient pas normales, qu'il ne fallait pas les dire, qu'il aurait fallu ne pas les avoir, pour elle, les voisins étaient des sortes de survivants, en bloc, tous, la tribu au complet, ils revenaient de la mort, ils avaient payé, ils avaient découragé le malheur, ils étaient puissamment vivaces, ils résistaient, c'était définitif. Le soir des trois hommes et des camions étrangers elle avait pensé à un départ de paquebot comme elle en avait vu dans une émission sur Marseille. Les Santoire vivaient sur une île, ils étaient les derniers Indiens, la mère le disait chaque fois que l'on passait en voiture devant les panneaux d'information touristique du Parc régional des volcans d'Auvergne, on est les derniers Indiens. Plusieurs fois, après les trois hommes blonds, Marie avait fait un rêve où tout était mélangé ; mais elle n'avait pas eu peur, et elle avait bien aimé ce rêve doux où l'Alice

était comme nue, entortillée dans une vaste pièce de tissu rose presque transparente, une sorte de rideau, ou de voile de mariée, qui collait sur elle depuis les aisselles jusqu'aux genoux ; sa tête jaune était renversée vers les hommes grands, les trois, ils dansaient avec elle, sans la tenir, rassemblés, le visage penché, les yeux fermés, leurs mains pendaient sur leurs cuisses longues et ne se tendaient pas vers l'Alice qui, pourtant, était comme mélangée avec eux, les corps coulés ensemble, les quatre, fondus, ça sentait le miel chaud et la confiture d'abricots trop cuite, dans le rêve Marie regardait tout on ne la voyait pas, on ne savait pas qu'elle se tenait là, au bord de la piste de danse fermée sur les quatre côtés ; elle se souvenait aussi très bien des deux petites touffes de poils jaunes, courts et frisés, qui dépassaient sous les bras de l'Alice quand elle les écartait mollement de son corps, en tournant sur elle-même dans le mouvement de la danse. Les poils brillaient. Marie avait regretté ce rêve quand il n'était plus revenu. Au moment de la retraite Jean et Marie avaient loué les terres aux voisins, quarante-deux hectares d'un seul tenant, collés à leurs bâtiments neufs, on n'avait pas discuté, le fermage était payé, ça tombait sur le compte, on ne vérifiait pas. La mère n'aurait pas voulu, même si elle avait compris,

deviné, que ça ne pouvait pas être autrement. Elle disait déjà, depuis longtemps, que toute la commune serait pour eux et Jean répétait cette phrase. La mère aurait résisté ; son honneur était là. Marie ne réfléchissait plus à ça. Depuis que Jean était à la retraite, ces pensées s'étaient détachées d'elle. Elle n'avait pas aimé ce métier de paysan, elle n'avait pas eu de métier, elle n'avait rien choisi, rien su, et elle gardait de ces ruminations un goût de fer froid dans la bouche.

Marie n'aimait pas nourrir. Elle n'avait pas appris à cuisiner. La mère avait tenu les fourneaux presque jusqu'à la fin. Elle avait toujours choisi et préparé les nourritures. Elle savait des recettes de sauces et de plats compliqués qui demandaient du temps. Rien n'était écrit. La mère commentait, on ne peut pas t'apprendre, tu n'as pas la patience, tu es comme ton père, tu tiens des Combes qui sont têtus, tu tiens ça de chez eux. Chez eux n'était pas le bon côté. Marie le sentait même si la mère ne disait rien de plus. La mère avait épousé à vingt-sept ans le père qui avait trois ans de moins qu'elle, il était venu à la ferme comme ouvrier et travaillait à pleins bras. Il avait de l'idée et tenait à lui seul

la place de deux hommes. La mère ne se mariait pas, elle était maigre et souriait peu, elle ne se mêlait pas aux gens, elle ne savait pas le faire et n'en avait pas envie malgré son père qui aimait la compagnie et tenait volontiers table ouverte pour ses amis et obligés. La mère, à la fin, disait que son père avait pris ce mari pour elle parce qu'il était âgé, il voulait que la ferme continue, il était pressé d'avoir à la maison un homme solide, bon travailleur, et docile, et il ne pouvait pas imaginer la suite, en 1934 personne ne pouvait imaginer la suite. Il avait été veuf tôt, la mère avait à peine dix-sept ans, elle avait su tenir la maison. Elle était habituée avec son père, seule avec lui depuis dix ans dans ce domaine, dans cette propriété, il manquait juste un homme pour la relève. On parlait peu de la mère de la mère, morte à quarante-sept ans, elle s'appelait Antoinette Rochon et venait de Prévert, un hameau des confins de la commune où l'on n'avait rien gardé parce que Antoinette était l'aînée d'une famille nombreuse, un frère, l'oncle Albert, trois sœurs, et que les partages avaient tout mangé. Marie savait que cette grand-mère avait eu des yeux bleus comme on n'en voyait pas, bleu d'été de ciel neuf et grand en juillet le matin à l'heure où les hommes partent faucher. Personne n'avait

eu ces yeux-là après elle. Sauf Jean. Le bleu des yeux de Jean et de la grand-mère faisait penser aux ciels des matins d'été ; la mère avait dit une fois en voyant une nouvelle actrice à la télévision en couleurs qu'elle n'aimait pas ces yeux grands et bleus qui tenaient trop de place et sentaient le vide. Marie comprenait que le grand-père avait dû choisir cette belle-fille apeurée, plus jeune que lui de douze années, parce qu'il avait le goût de ce qui ne ressemblait à rien d'autre, et de l'entregent pour deux, et de l'autorité à exercer. Cette femme s'était montrée courageuse, mais elle n'avait pas eu de santé, une fille seulement était née, et tard. Une fille que son père avait fêtée, chérie, l'élevant comme une demoiselle, l'envoyant quatre ans chez les sœurs à Saint-Flour où elle avait appris ce qui ne lui servirait pas et qui fait les manières bonnes. La mère ne disait rien de ce pensionnat, comme si elle l'avait oublié, elle n'avait pas gardé de photos ni de relations avec ses camarades, demoiselles de famille, à l'exception d'une seule, née comme elle dans une grosse ferme de la vallée et qui lui écrivait deux fois par an, en janvier et en juillet, d'Angleterre où elle vivait avec son mari. La mère relisait les lettres, les classait, et répondait longuement, d'abord au brouillon sur un

cahier qu'elle rangeait dans la même boîte que les lettres. Elle disait que son amie Thérèse avait fait un mariage d'amour ; et un gros mariage. Elle ne revenait presque plus en France, et vivait dans un petit château à la campagne, un manoir. On comprenait que ce n'était pas comme le mariage avec le père. Plusieurs mois après la mort de la mère Marie avait ouvert la boîte d'Angleterre qui était dans le chevet, un meuble bas et verni. Elle s'était assise sur le lit, dans la chambre du haut, et avait commencé à lire les lettres, une ou deux, et le cahier qui était dessous. Tout, les lettres de l'amie et le cahier de la mère, était écrit comme dans une langue étrangère. Elle ne reconnaissait pas ce dont parlait la mère. L'intérieur de la boîte sentait un parfum, les enveloppes bleu pâle étaient souples, fraîches. Aucun timbre n'était semblable aux autres, il y en avait parfois plusieurs. Elle s'était souvenue que la mère ne donnait pas les lettres d'Angleterre au facteur, avec de la monnaie pour l'envoi, elle allait elle-même à la poste du bourg, elle revenait contente, elle disait qu'elle avait choisi un beau timbre de collection pour le mari de son amie qui était philatéliste. Marie avait l'impression que la mère suçait ce mot en bouche comme un bonbon, ployant le cou,

les yeux mi-clos, le menton pointu. Elle avait cherché dans le cahier des lettres d'Angleterre le brouillon de janvier 1969 où la mère écrivait à son amie que Pierre était mort d'un cancer généralisé. Je suis avec lui, même si j'ai l'air d'être encore là auprès des miens où m'appelle le devoir. Elle avait lu cette phrase, et d'autres. Elle avait rangé le cahier sous les enveloppes bleues et elle était sortie jeter la boîte dans la poubelle de la commune au bout du chemin. Beaucoup plus tard elle avait pensé que la mère ne parlait pas de l'Alice dans la lettre de janvier 1969. Pourtant, à ce moment-là, on avait retrouvé le corps et les femmes avaient peur de sortir ; certaines disaient que l'Alice l'avait bien cherché, qu'elle n'était pas farouche, mais les gens avaient pitié d'elle, parce qu'elle était si jeune, et pitié aussi de la famille ; on n'avait jamais besoin de ça dans une famille, d'une affaire pareille. On lisait dans les journaux, il y avait eu une autopsie, la mort remontait à plus de trois semaines quand le corps avait été retrouvé. Elle avait été tuée presque tout de suite après sa disparition. Étranglée, ça s'était dit. Mais quand même. Elle avait dû en subir. Les femmes soupiraient à l'épicerie. Il ne venait personne dans nos pays, en plein hiver, on connaissait les voitures, celui ou ceux qui avaient

fait ça étaient là, au milieu de tous. Des gendarmes et d'autres hommes, haut placés, avaient cherché, posé des questions, fouillé, fouiné partout. Les vêtements avaient disparu. On n'avait rien su. Le corps était dans un bois, dans une autre commune de la vallée. Marie n'était jamais allée dans ces endroits. Les femmes disaient que le corps aurait pu rester là pendant des années, on n'aurait retrouvé que les os, comme dans les caveaux de famille quand on les ouvre pour faire de la place. La mère ne parlait pas dans les magasins, elle ne se mêlait de rien. Ensuite, dans la cuisine, elle faisait ses commentaires sur les femmes. Elle avait son avis et n'en changeait pas. L'Alice était une pauvre fille, elle avait bien vécu tant qu'elle avait été chez les voisins qui la traitaient comme leur enfant. Mais on ne lui avait pas appris à se tenir, à se comporter, et elle était un peu simple, ça ne pouvait rien donner de bon, elle avait eu mauvaise façon, dès le début. Au mois de janvier, chaque année, après le premier de l'an, Marie pensait à l'Alice nue dans le froid des bois noirs et vides comme elle les voyait depuis les fenêtres du haut, et au bord des routes quand elle allait en voiture faire les courses avec Jean. Elle n'aimait pas penser à ça, elle résistait et n'en parlait à personne.